KRIS VAN LIMBERGEN

# *Aspects sociopsychologiques de l'hooliganisme : une vision criminologique*

## I. PRÉSENTATION ET MÉTHODE DE RECHERCHE

A la suite de la soirée dramatique du mois de mai 1985 au Heysel, une enquête visant le phénomène de la violence dans le football est menée par une équipe de jeunes criminologues de l'Université catholique flamande de Louvain, sous la direction du P^r^ L. Walgrave. Cette recherche est financée principalement par le ministre de l'intérieur, mais aussi partiellement par la Fondation Roi-Baudouin et le Conseil supérieur de Prévention de la Criminalité. Le but principal de la recherche est de mieux cerner les arrière-plans des jeunes qui, chaque semaine, créent des difficultés dans les environs des stades de football. De cette façon, l'autorité belge tente de bâtir une infrastructure scientifique de lutte sur trois plans : la prévention (surtout par la prévention sociale), la maîtrise du phénomène (surtout par un service d'ordre précis) et la répression (qui doit encore être élaboré).

Une bonne recherche en milieu délinquant ou semi-délinquant suppose l'emploi de diverses méthodes d'investigations qui se complètent et/ou se corrigent. Avec une équipe composée de 15 étudiants, une observation active a été appliquée durant tout un championnat lors de rencontres à risque en 1^re^ division : les observations débutaient bien avant le match et se prolongeaient assez longtemps après la rencontre. Tous les résultats étaient notés dans un protocole d'observation comptant 25 pages. Les chercheurs s'intégraient, durant des semaines, dans les quatre sides réputés les plus violents en Belgique, à savoir : le X-side d'Anvers, le East-side

du Club de Bruges, le O-side d'Anderlecht et le Hell-side du Standard. Nous avons suivi ces jeunes partout : dans leurs cafés, lors de leurs sorties, chez eux à la maison, etc. Plus de 60 membres de noyaux durs ont été interviewés individuellement et en détail. Nous avions également de nombreuses conversations en groupes. Le troisième aspect important se rapportait aux contacts hebdomadaires avec la police, sur le terrain : sur toute la période d'enquête, les chercheurs ont assisté, d'une manière active et intensive, à plus de 100 services d'ordre, dans tous les clubs et dans toutes les circonstances. Ensuite, les dossiers du parquet ont été sollicités pour ce qui concerne 190 hooligans connus comme tels par la police, 146 dossiers ont été trouvés et analysés, avec au total 1 059 procès-verbaux. Enfin, nous avons reçu des supporters eux-mêmes des documents originaux (lettres, photos, coupures de presse, etc.), qui tous ont été analysés qualitativement.

## II. QUELQUES REMARQUES PRÉLIMINAIRES

1. Le drame du Heysel et celui de Hillsborough sont des exemples spectaculaires de ce que certains nommeraient peut-être « violence du football ». De tels accidents touchent si profondément et si souvent l'ordre social que l'on ne fait pas disparaître l'importante pression politique qui en découle, par une enquête scientifique sur l'hooliganisme. Le Heysel et Hillsborough ne revêtaient cependant pas les formes d'hooliganisme. Au cours de notre étude, il nous a paru évident qu'il existe une différence entre la violence organisée et planifiée en football, ce que nous nommons *hooliganisme*, et, selon les circonstances, l'expression quasi spontanée de *vandalisme* en football. La distinction entre les deux est d'une grande importance et apporte souvent une autre vision des problèmes.

2. Historiquement, il y a toujours eu du *vandalisme* en football. La forme originelle et moyenâgeuse du jeu de football était très violente, lorsque plusieurs villages s'affrontaient au moyen d'une vessie de porc. Cette violence n'a jamais été définie comme un problème. Et même lorsque le jeu a hérité de règlements précis et d'une organisation (en 1863 : la création de Football Association), cela n'a rien changé. Par contre, l'hooliganisme est neuf. La prise de conscience et l'organisation de confrontations apparaissaient sur le continent dans la moitié des années soixante-dix. Ce type de comportement trouvait son origine chez les jeunes de Grande-Bre-

tagne, à cause des grandes modifications qui y apparaissaient dans la culture ouvrière. Des jeunes qui étaient issus de classes sociales sans perspective et d'ouvriers non scolarisés étaient à la recherche, par ce biais, d'une identification humaine. Leur comportement violent autour des terrains de football était érigé en drame par les médias, à l'occasion de la Coupe du Monde en 1966, à tel point qu'une véritable *moral panic* se déclenchait. Cet état de panique a renforcé le problème en Grande-Bretagne et l'a transféré vers nos pays.

3. Par conséquent, l'hooliganisme est devenu un mode de vie adopté par des bandes de jeunes marginaux dans les grandes villes. Le football en était et en est, par hasard, une victime. La violence se greffait sur le football car il prenait une place importante dans le milieu de vie des *lower-lower working class,* mais aussi parce que les affrontements pouvaient être bien organisés et parfaitement prévisibles, car des jeunes se voyant sans avenir devenaient le centre d'intérêt, de surcroît parés d'une solide tradition de bagarreurs. Il est évident que la violence du football constitue une petite partie de la vie délinquante de ces jeunes. Ces soi-disant hooligans sont confrontés à davantage de situations à problèmes. L'hooliganisme n'est donc pas un problème de football, mais un problème de violence et un problème de société.

4. Il en découle que toutes les grandes villes européennes sont confrontées à ce même problème. Celui qui étudie ce phénomène d'une manière approfondie en arrive trop souvent à la conclusion qu'il ne s'agit que d'une question de terminologie. Les hooligans d'aujourd'hui ne sont pas un phénomène nouveau comme on pourrait le supposer : ce sont des bandes comme celles que nous avons connues jadis. D'ailleurs il s'agit d'une opinion sociologique qui, par la localisation de ces jeunes autour des stades de football, donne l'impression d'appréhender mieux le problème. Mais une autre dénomination engendre aussi une autre attention et une autre compréhension du problème.

Il y a lieu à présent d'expliquer une partie de ces notions au moyen d'un matériel empirique. D'abord, nous allons approfondir le modèle explicatif dans la violence du football ; nous devrons également nous attarder à l'analyse des sides, ensuite nous approfondirons quelques aspects spécifiques (tels que l'extrémisme, l'influence des médias et le rôle d'un service d'ordre). Enfin, j'aborderai la question dans un contexte international, afin de se demander pourquoi l'hooliganisme n'a pas autant de succès populaire en France.

## III. LE MODÈLE EXPLICATIF

Quatre éléments d'une importance particulière sont apparus à l'étude des dossiers judiciaires des membres du noyau dur ; 70 % environ des jeunes étudiés semblent être issus du milieu ouvrier. La situation familiale n'était certainement pas sans problème (plus de 40 % des cas). Selon nos données, la majorité des membres des noyaux durs a connu une scolarité courte et frustrante. Au moment de notre reeherche, seulement 16 % se rendaient à l'école, et la plupart faisait l'école buissonnière d'une façon permanente. La raison principale en est ce que le Pr Walgrave dénomma la vulnérabilité sociale. Toute une classe soeialc risque de ne faire que des expériences négatives avec les structures de la société, à cause de sa variante culturelle insuffisamment connue. Ces jeunes ne sont pas moins sociables, moins intelligents, ou autres... mais leur variante culturelle entre par exemple en conflit avec les valeurs « bourgeoises » (ordre, discipline, politesse) de l'éeole. Plusieurs s'éloignent donc à juste titre des conditions optimales sur le marché de l'emploi. Environ 35 % des membres de noyaux durs sont chômeurs, mais un groupe plus important n'a pas de travail stable et régulier. Parfois, ils travaillent dans les ports, ou comme apprentis-maçons, ou dans des débits de boissons, ou dans des lunaparks, ou à l'abattoir, etc. Ils ont des contrats réduits pour un travail dur et ingrat. Souvent, les chômeurs ne sont pas indemnisés, car ils ne se sont pas conformés à la législation sociale.

Leurs conditions matérielles sont quelquefois désastreuses, d'où la tentation de la délinquance. Nombreux (environ 75 %) sont ceux qui, depuis leur plus jeune âge, sont connus de la Police et du Service de la Protection de la Jeunesse. Très souvent pour des faits qui n'ont aucun rapport avec le vandalisme dans le football ; 25 % des délits étudiés concernent le vol, pas un seul délit directement apparenté au football. Un grand nombre de membres de side ont encouru une ou des condamnations. Les membres les plus endurcis ont perdu le contact avec la société conforme et semblent immunisés de toute forme d'intimidation pénale : de toute façon, ils ne paient pas leurs amendes et l'emprisonnement n'est pas nouveau pour eux, mais les rend encore plus importants au sein du groupe.

Par défaut d'image personnelle suffisamment structurée en raison de leur état social, les vandales du football et leur sous-

groupe vont à la recherche de formes de compensation qu'ils peuvent trouver dans l'environnement du football. Parce qu'ils n'acquièrent aucun prestige grâce à leurs prestations scolaires ou grâce à leur travail, et parce qu'ils n'ont aucune perspective pour l'acquérir dans le futur, les hooligans investissent tout, psychologiquement parlant, dans leur club préféré et dans le side. Lorsque leur équipe joue bien, alors il suffit de se manifester comme supporter. Le side chante alors : *We are the champions.* Les membres du side ont alors l'impression qu'une partie de la gloire du club rejaillit sur eux. Lorsque l'équipe joue moins bien, alors ils manifestent surtout leur présence en un groupe dur et agressif. Le slogan est alors : *We are the x-side.* La police et les médias peuvent les renforcer dans ce rôle en les mettant trop en exergue. Ces jeunes cherchent, en effet, la désapprobation de leur comportement. Dans leur milieu de vie, il est en effet préférable de choisir une identité négative plutôt qu'aucune identité. Que la non-conformité doit être recherchée dans le milieu violent provient principalement du fait qu'une telle forme de comportement convient à l'image macho et qu'elle est ressentie par la société comme choquante. Le plus grand prestige s'acquerra par conséquent dans des échantillons individuels d'audace et de force. Ils sont déterminants pour l'acceptation dans le groupe et signifient des chances de promotion dans leur échelle de valeurs.

Enfin, le football offre encore d'autres choses : l'excitation créée lors d'affrontements entre sides peut briser le vide monotone de leur existence. Les longues heures passées dans le groupe sont consacrées au planning de raids, avec un humour et une fantaisie interminables, et par des commentaires au sujet des victoires et défaites du passé. L'hooliganisme apparaît alors comme un *war game* où, comme dans le jeu, il n'existe aucun véritable concept de risques. Pour cette raison, la vie dans le side en tant que groupe est importante pour ces jeunes. Elle constitue notamment un monde alternatif, une sous-culture, dans lesquels ils ne sont pas confrontés à leur passé et ont de nouvelles chances pour devenir quelqu'un mais selon une structure normative inverse de celle de la société conforme. Pour les plus jeunes, le groupe est le milieu où la déviance peut être apprise ; pour les aînés, il est l'endroit approprié pour avaliser leur pulsion violente. Il est à la fois neutralisateur (être à plusieurs signifie une responsabilité partagée du comportement exprimé) et catalyseur (sous la pression du groupe, on posera des actes que l'on n'aurait jamais posés individuellement).

## IV. LES STRUCTURES DU SIDE

Les sides du football sont, à première vue, des masses très amorphes, avec un nombre continuellement variable de membres, sans cohésion ni consensus, se composant de différents groupuscules et parmi lesquels, d'unc façon informelle, seuls les chefs agissent. Mais il y a néanmoins deux lignes fractionnaires intéressantes à considérer : une différenciation selon l'intérêt porté à l'hooliganisme ainsi qu'à une autre délinquance et une différenciation selon l'âge (ce qui signifie en même temps une différence de style).

1. Au centre du groupe, nous trouvons un noyau dur plutôt restreint, qui est composé de jeunes adultes entre 18 et 23 ans, qui sont concernés par davantage de formes de délinquance (vols, stupéfiants, actes de violence, vandalisme, etc.). Ils se considèrent eux-mêmes comme plus ou moins des vandales professionnels du football, ils organisent et planifient les affrontements. Dans toute la Belgique, 150 à 200 personnes sont connues comme telles. Plus on se rapproche du centre de ce groupe, plus on a l'impression qu'on a affaire à de véritables *desperados*. Autour de ces noyaux durs, gravitent des jeunes que l'on pourrait qualifier de « stagiaires ». Ils sont aussi socialement vulnérables, mais plus jeunes que les membres du noyau dur. Ils ne sont pas encore tombés dans la délinquance. Ils aspirent à devenir membres du noyau dur. Lors d'actions violentes, ils sont les premiers à s'engager afin d'attirer l'attention des membres du noyau dur par leur audace. Autour de tout cela existe encore un nombre indéterminé d'adolescents normaux qui, précisément à cause de leur âge, sont attirés par la tension de la quasi-délinquance et la provocation du comportement macho. Ils contribuent à créer l'impression de masse que l'on perçoit de ces groupes et offrent ainsi l'anonymat aux membres du noyau pendant leurs actions violentes. Mais, au moment où la commission de la violence physique tend à dégénérer, ils se retirent vers l'arrière-plan.

2. A côté de cela, le groupe subit déjà une sorte de cassure historique. La violence dans le football en Belgique en est déjà à sa troisième génération. La première génération, qui apparaît dans le milieu des années soixante-dix, s'inspire de tout ce que le hooliganisme de Grande-Bretagne a amené chez nous, y compris la consommation exagérée d'alcool comme l'une des caractéristiques typiques, parallèlement à la forte présence des skinheads. L'action

de ces groupes semblait aussi produire un second effet, c'est-à-dire le vandalisme. La deuxième génération, au début des années quatre-vingt, développe la violence du football et réussit à attirer l'attention du public avec d'importants affrontements, ainsi qu'à faire mouvoir le dispositif policier. La troisième génération est arrivée récemment à sa pleine expansion. Ce sont les « casuals », qui expriment rarement le comportement exubérant des supporters, qui ne portent pas les attributs de supporters, qui ne consomment ni alcool ni drogue, qui ne possèdent pas de petite amie régulière ou bien la laissent à la maison lorsqu'ils se rendent à un match de football.

3. Le concept de « casual », comme l'hooliganisme, est venu de Grande-Bretagne où on les nomme parfois aussi *designer-hooligans* ; ce phénomène se propage maintenant aussi dans les autres sides européens. En Allemagne, par exemple, les casuals ont été accolés au label *jogging-fraction* ou *city boys*. Ce sont des hooligans qui se sentent embarrassés dans leurs possibilités d'affrontements et qui, par leur aspect et leur attitude, veulent échapper au contrôle policier. Ils sont moins reconnaissables (des vêtements luxueux et le port d'écharpes du club adverse). Ils sont moins prévisibles (lorsqu'un side agresse un concitoyen), ils sont moins durs (ils ne vont pas jusqu'à l'extrême, mais calculent leurs confrontations) ; ils sont moins visibles (ni dans ni près du stade mais loin du stade) ; ils sont moins ponctuels (bien avant ou bien après les heures de la compétition) ; ils sont plus réfléchis (ils attirent l'adversaire en des endroits de la ville qu'ils connaissent bien). Mais, d'autre part, les vandales du football qui se nomment « casuals » ne veulent pas seulement être les plus forts, ils veulent aussi donner bonne impression. Dans leur Australian, Ellesse, Lacoste, Reebok, Marlboro, Tachini ou Lonsdale, ils veulent démentir l'affirmation qui fait croire que les hooligans sont issus de basses classes sociales. On peut aussi qualifier cela comme forme de réaction rituelle : les membres du side tentent quand même d'acquérir une identité, d'être quelqu'un, dans la variante culturelle dominante.

L'image classique du hooligan est donc modifiée mais les problèmes subsistent. Il y a plusieurs formes de déviance secondaire. Pour se procurer des vêtements chers, ils doivent voler ou commettre des agressions. L'usage d'armes plus sophistiquées est également une conséquence du phénomène « casual » : on y trouve des étoiles métalliques que l'on peut cacher dans son portefeuille ou bien différents sprays. Aux Pays-Bas, ce groupe songe même à

toutes sortes d'explosifs ingénieux et très dangereux. Ceci s'est effectivement réalisé le 22 octobre 1989 à Amsterdam où deux bombes ont blessé une dizaine de personnes.

## V. QUELQUES ASPECTS MARQUANTS

Il n'est pas possible d'approfondir tous les aspects de la recherche. Je me bornerai à traiter du rôle de l'extrémiste et des médias.

1. Quel est le lien qui existe finalement entre la violence du football et l'extrême-droite ? Le football en Belgique se caractérise par de nombreuses expressions de racisme, de sexisme, de régionalisme extrémiste, d'antisémitisme, etc. Bien que la plupart des idées revêtent un caractère simpliste, peu réfléchi, à peine développé, conçues seulement comme provocation, un certain nombre de données est cependant alarmant. Ainsi, un East-sider de Bruges racontait par exemple : « Je hais les travailleurs immigrés, les musulmans, les juifs, etc. Les musulmans constituent à long terme une menace pour l'Occident, pour notre peuple. Ils présentent un comportement criminel. » Et en ce qui concerne les travailleurs immigrés, il disait : « Un bon hôte ne reste pas loger, ils vivent aux dépens de la Sécurité sociale !... Avant, j'avais l'intention de créer une milice raciste au sein du East-side, mais cela a échoué, car la plupart des autres membres n'étaient pas politisés ou n'étaient pas conscientisés politiquement. J'étais à l'époque un skinhead. »

Il est vrai qu'un certain nombre de vandales du football sont présents lors de manifestations extrêmes-droites. Mais alors on constate que leurs copains se trouvent parmi les contre-manifestants et qu'ils sont là uniquement pour jouer à quelques bagarres entre eux ou avec les forces de l'ordre. Les sections judiciaires de la police retrouvent aussi des extrémistes dans des tribunes de stade. Mais, à notre avis, on ne peut pas encore parler de véritable recrutement. Les groupements de droite ne veulent pas avoir affaire aux hordes de jeunes, difficilement disciplinables. La recherche de l'effet choquant par l'extrême-droite est donc probablement à nouveau l'expression de la recherche d'une désapprobation ; en outre ce n'est pas un symptôme universel chez ces groupes où nombre d'étrangers ont également droit de cité. Ce qui n'empêche que nous devons être prudents. Le fanatisme du football semble être séduisant comme terrain de recrutement pour l'extrême-droite. Il y a

toujours l'idéologie superficielle, le penchant pour choquer, le besoin du comportement macho et violent, et on existe en tant que groupe. Cela se passe certainement ainsi dans d'autres pays tels que la Grande-Bretagne ou l'Allemagne, à savoir l'entretien de contacts explicites de l'extrême-droite avec des hooligans de clubs bien précis. Ce lien avec la culture skinhead a également existé en France. Par conséquent, il est particulièrement important de continuer à suivre ces évolutions.

2. L'impact de la presse ne doit pas être exagéré dans l'apparition, la contagion et la continuité de l'hooliganisme. L'un des plus beaux exemples peut être illustré lors de l'Euro 88 en Allemagne de l'Ouest. La presse prévoyait des incidents cinq mois avant la rencontre « Hollande-Angleterre ». Ce match aurait apporté la réponse à la question de savoir comment cela aurait dû se passer, les préparations des sides des deux pays furent décrites, les problèmes qui devraient surgir sur les terrains dans les semaines suivantes : ils ont reçu un important écho médiatique comme étant la confrontation du siècle. Il était d'ailleurs évident que les principaux journaux européens envoyaient spécialement des « correspondants de guerre » sur place et réservaient une page avec le titre « La Bataille de Düsseldorf ». Les médias audiovisuels n'agissaient pas autrement. Les hooligans étaient, ce jour-là, obligés d'être à la hauteur de leur réputation : ils s'exposaient plus que jamais *on the scene*. La *self-full-filling prophecy* se concrétisait là parfaitement. Il n'est donc pas étonnant que les sérieuses bagarres qui se déroulèrent quelques jours plus tard à Hambourg n'aient pas été mentionnées.

Attirer l'attention est très important pour les hooligans. D'après la collection de photos et de coupures de presse, cela leur donne une aura extraordinaire. La manière dont ils sont présentés est fort importante pour leur prestige, de même que dans le contexte international. Leur reconnaissance médiatique a cependant aussi un revers : l'anonymat de certains jeunes en a été brisé. Les inculpations au procès du Heysel en sont sans doute les meilleures illustrations. Mais les médias ont, plus que probablement, joué un rôle important dans le maintien de la tradition conflictuelle autour du football. La presse tient incontestablement un grand rôle dans le comportement social et doit, sans réserve, faire usage de son droit d'information et de la liberté de presse. La relation entre la presse et l'hooliganisme reste donc une affaire difficile.

## VI. HOOLIGANISME EN EUROPE ET, EN PARTICULIER, EN FRANCE

La recherche citée ici n'a essayé de renseigner, que d'une manière systématique, sur l'évolution de la violence du football en Belgique. La grande vague de contacts internationaux permet de signaler néanmoins quelques tendances européennes.

En Belgique, il a été constaté que, durant les trois derniers championnats, 10 à 15 % des compétitions de première division ont connu annuellement des faits d'hooliganisme. Le vandalisme du football apparaît dans 20 à 25 % des rencontres. Dans quatre matches sur 10, l'intervention des services d'ordre est nécessaire. Il y a plus de problèmes lors des matches de Coupe nationaux et internationaux.

La majorité des problèmes apparaissent en début et en fin de compétition. Ils proviennent des quatre sides classiques réputés à risque et originaires des grandes villes, en même temps que quelques groupes de casuals. Les arrestations admimistratives diminuent quelque peu ces dernières années ; les arrestations judiciaires (qui concernent surtout les atteintes violentes aux personnes et aux biens) augmentent légèrement ? 80 % des cas d'hooliganisme se produisent le soir. Le coût de l'intervention des forces de l'ordre lors des rencontres de football dans notre pays est évalué à 200 millions de francs belges (environ 30 millions de francs français).

Le niveau d'hooliganisme ne semble pas croître dans notre pays, à l'inverse de la tendance existante dans pas mal d'autres pays européens. Mais l'optimisme paraît prématuré, même en Belgique. Au début de la compétition 1989-1990, un certain nombre d'incidents graves ont été notés et dus probablement à l'impulsion apparue dans la conjoncture internationale de l'hooliganisme, avec l'événement dramatique du 15 avril 1990 à Sheffield et le sensationalisme médiatique qui l'a accompagné. La *pitch invasion* lors du match Chrystal Palace-Birmingham et les incidents survenus lors d'Ecosse-Angleterre et Angleterre-Suède ont fait douter toute l'opinion publique sur l'éventuel malheur d'Hillsborough. Un autre facteur est certainement la situation aux Pays-Bas : les difficultés avec l'application du système des passeports ont également eu des suites lors des rixes avec le clan de Feyenoord et l'incident européen d'Ajax.

Malgré le fait que plusieurs recherches étrangères traitent de la violence dans le football, il y a un manque criant de matériel systématique performant. Une comparaison scientifique existe seulement

avec les Pays-Bas. Une seule donnée à ce sujet : la possibilité d'avoir des difficultés entre sides à risque s'élève à 15 % durant la période 1970-1975, à 45 % entre 1975 et 1980 et à 58 % en 1980-1987. Mais selon des données plus qualitatives émanant d'Autriche, d'Italie, de Grèce, de Hongrie, de Suède, etc., il semble que dans ces pays les difficultés apparaissent aussi et augmentent. On pourrait imaginer des cercles concentriques où la Grande-Bretagne aurait une place centrale d'où débuterait la violence du football : d'abord dans une phase de vandalisme de football, avec ensuite une seconde vague d'hooliganisme.

Ces individus qui attirent l'attention dans le contexte international influencent par exemple l'hooliganisme belge sur quatre plans. Il y a d'abord le prestige : sous une montagne de succès étrangers enfouis, il y a en Belgique un sentiment qui veut qu'on ne peut pas rester à la traîne. Puis l'effet d'imitation : des grillages sont détruits et ceci accompagné de cris scandés *Feyenoord - Feyenoord.* Le troisième danger réside dans le déplacement de la violence vers notre pays. Si le système de passeports pour les matches est appliqué dans les autres pays, les groupes de supporters violents chercheront la fuite hors des frontières. Enfin, il faut s'attendre, avec la nouvelle vague d'hooliganisme, à ce que les contacts augmentent entre les hooligans belges et leurs collègues. L'influence des Hollandais sera surtout à craindre dans notre pays en ce qui concerne la violence dans le football.

Ces contacts étaient seulement provisoires à l'occasion de matches amicaux et internationaux. De cette façon, des amitiés ont été conclues, des lettres expédiées, des emblèmes échangés, etc. Après quelque temps, il a été remarqué que certains Hollandais venaient recruter des jeunes dans les tribunes belges pour des rencontres à risque dans leur propre pays. Ces petites excursions, considérées comme voyages d'études, peuvent créer beaucoup d'ambiance et apporter du prestige. L'un et l'autre ont pour conséquence que les incidents augmentent lorsque des étrangers sont présents : les intéressés se considèrent comme des professionnels et veulent authentifier ce rôle, tandis que les hôtes se trouvant en si bonne compagnie veulent se montrer sous leur meilleur jour. L'équipe de recherche a dessiné un schéma très spéculatif des contacts internationaux. Il est apparu, à la lecture de quelques lettres, que des contacts existent avec des hooligans français.

Existent-ils vraiment ? On devait s'y attendre également en France, car ici aussi on en a eu sa part, dans les années soixante-dix, avec l'invasion des hooligans anglais sur le continent, ce qui a

provoqué la croissance des sides dans les autres pays. En 1974, il y a eu de sérieuses bagarres avec les supporters de Leeds United à Paris lors de la Finale de la Coupe d'Europe. En 1977, il y a eu à Saint-Etienne de sérieuses bagarres entre les supporters de Manchester et les CRS et, en 1981, les supporters de Liverpool ont occasionné d'importants dégâts à Paris, où ils ont dévalisé divers magasins, c'était à l'occasion d'une Finale de Coupe européenne contre le Real Madrid.

L'affrontement le plus important en France s'est déroulé le 29 février 1984, à l'occasion du match amical entre la France et l'Angleterre au Parc des Princes. Les incidents ont été alors largement rapportés par les médias. En effet, quatre jours avant, un match de boxe entre un Anglais et un Français se déroulait à Bercy et a connu de sérieuses rixes, qui ont pu être maîtrisées uniquement par l'emploi de gaz CS. Les journaux anglais publiaient des dessins montrant des supporters se rendant au stade avec des masques à gaz. Les journaux français publiaient des articles traitant d'animaux les supporters anglais. L'extrémisme n'était jamais éloigné lors de cette rencontre. D'une façon permanente les Anglais faisaient allusion à la seconde guerre mondiale, en utilisant entre autres comme slogan : « Qui s'est battu pour vous à Dunkerque ? » La Rule Britannia était échangée avec un « Sieg Heil ». Lorsque, par hasard, des passants et des automobilistes français réagissaient à cela, ils étaient importunés et quelques-uns frappés. Durant le match, les CRS ont dû intervenir afin d'empêcher qu'on continue à démolir les places assises de la Tribune Boulogne et afin d'arrêter les bagarres se déroulant entre des skins français du PSG et des hooligans anglais. Les dégâts ont été évalués au total à 60 millions de FB, 40 Anglais ont été arrêtés dont 6 restaient emprisonnés pour faits de violence.

La France a connu ses propres vandales du football principalement en 1985 : ceux du noyau de Boulogne. Ils ont occasionné des dommages pour quelques millions de francs français dans et aux alentours des stades de Laval, Nancy, Auxerre, Nice et Metz. Selon le correspondant français de Trevi, il s'agissait de l'œuvre d'une ou deux douzaines de skinheads coriaces. Ils abandonnaient sur tous les stades des textes du style « Hitler notre père », portaient des croix gammées, saluaient à l'hitlérienne lorsque les joueurs pénétraient sur la pelouse. Les principales occupations de ce groupe consistaient à attaquer les autocars transportant les supporters visiteurs et quelques jours après à détruire les installations du club visiteur. Ainsi, dans la nuit du 25 octobre 1985, dans un style de

commando, ils ont incendié au moyen de cocktails Molotov les vestiaires du stade de Saint-Symphorien et détruit l'installation électrique.

La spirale de la violence de haut en bas se confirme alors aussi, aussi bien que la tendance de bas en haut l'affirme. On n'utilise aucune technique particulière lorsque l'on est peu confronté aux formes spécifiques d'hooliganisme. On agit selon des méthodes utilisées en Corse ou lors de manifestations violentes à Paris ou Marseille. L'intimidation immédiate à l'occasion des arrivées dans des gares ou la manière forte de fouille en sont des exemples. Un élément de dissuasion est aussi le nombre important d'effectifs en tenue de combat. Lors d'un grand service d'ordre, il y a des pelotons placés à quasi chaque grand boulevard ou au moindre endroit plus ou moins stratégique. Au moindre signe, il y a plus ou moins une trentaine de pelotons sur place. Sur le plan de l'information, il y a donc lieu de prévoir un effectif assez important de sections en civil. A cela, il faut ajouter que la justice française ne se laisse pas tourner en dérision ; elle agit rapidement et sans pitié. Après le match AS Monaco - FC Bruges en novembre 1988, deux Brugeois accusés d'actes violents étaient rapidement condamnés à trois mois d'emprisonnement ferme et à 500 FF d'amende. Il ne s'agit donc pas de simples peines de principe.

Il n'est donc pas exclu que les groupes de jeunes marginaux, qui existent malgré tout en France, ne puissent pas ou ne veuillent pas se greffer aux événements du football. A l'exception des activités de quelques groupes extrémistes (de Paris et du Midi), il semble que l'hooliganisme ne s'affirme pas car apeuré par la ferme répression. D'autres hypothèses sont plausibles qui complètent ou supplantent les précédentes. L'une d'elles est le fait que les stades français font partie des plus modernes d'Europe et, par conséquent, sont bien équipés sur le plan de la sécurité. J'y vois deux raisons : dans le passé, la France a déjà organisé pas mal de grands tournois internationaux (par exemple, Euro « 84 ») et ensuite l'autorité intervient largement dans la construction ou la rénovation des stades. De bons stades sécurisés ne permettent pas aux hooligans d'occuper l'avant-scène et, par conséquent, ce stade de football n'attire pas les jeunes intéressés par la violence, à cause du manque de publicité (et encore moins en football). Aussi, le football français ne connaît pas une telle violence car les gradins sont à moitié vides. Peu de public signifie peu d'anonymat et moins d'excitation, de mauvais résultats signifient moins de prestige. A nouveau, trop de motifs pour rechercher ailleurs les compensations voulues.

D'autres hypothèses nous paraissent moins plausibles. Que les jeunes Français soient moins rejetés que la variante culturelle britannique me paraît difficile à admettre comme argument. D'un côté, des pays comme l'Italie, l'Espagne et la Grèce (dans la sphère d'influence latine) subissent l'orientation vers le modèle anglais, d'un autre côté il n'existe pas de pays qui se soit investi si intensément dans le phénomène skinhead que la France. Une autre hypothèse, à savoir que le modèle d'éducation française à travers les institutions telles que la famille et l'école serait plus sévère et plus contrôlé, me paraît également peu plausible. L'hooliganisme est un phénomène citadin, la position plus émancipée de la jeunesse semble être une donnée occidentale.

Une supposition ne doit pas être écartée : malgré des motifs d'opportunité, on constate un glissement dans le schéma délictuel des jeunes dans les grandes villes. Une recherche plus systématique pourrait apporter des éclaircissements à ce sujet, mais, selon nos sources policières françaises, il existe d'autres formes de violence exprimées par des jeunes. On pense alors notamment à des bagarres rangées avec des groupes de jeunes immigrés, à la criminalité dans le métro et aux agressions sur des personnes âgées. Enfin, ne perdons pas de vue le *self-full-filling-mechanism*. Il n'y aura jamais de problème si l'on ne définit pas l'hooliganisme comme problème. Vu que d'autres formes de criminalité violente sont considérées comme courantes, un processus de *deviant amplification* se met en mouvement. On suppose qu'il existe un problème, on en cherche les origines (vers les auteurs par exemple), on le traite (on les appréhende par exemple), on le décrit (dans les journaux par exemple) et on renforce ainsi les soupçons, et après on recommence, etc. En criminologie, le thème de « l'hooliganisme en France » peut être une belle illustration de ce qu'on appelle la construction ou la déconstruction des problèmes criminels.

RÉSUMÉ. — *La violence dans et autour des stades de football est un phénomène qui a toujours existé. La détérioration de la situation socio-économique dans les grands centres urbains a donné naissance au hooliganisme. Le football en est, par hasard, la victime.*